

Histoire d'un Allemand

L'actualité d'un livre écrit en 1939

Nicolas Villeroy de Galhau*



Le hasard d'une relecture, faite au moment où s'ouvrait l'exposition de peinture *De l'Allemagne 1800-1939* au Louvre et où sortait en salles le film *Hannah Arendt*, donne au livre choc de Sebastian Haffner, *Histoire d'un allemand* (écrit en 1939, publié en 1972, traduit en 2003) une nouvelle actualité.



Sebastian
Geschichte eines
Deutschen Haffner
Die Erinnerungen 1914-1933

Neue Aktualität

Vor dem Hintergrund der Kunstausstellung *De l'Allemagne 1800-1939* im Pariser Louvre und des neuesten Films Margarete von Trotta, *Hannah Arendt* (2013), ist Sebastian Haffners *Geschichte eines Deutschen*, geschrieben 1939, veröffentlicht 1972 und erst 2003 ins Französische übersetzt, wieder aktuell. Den Rezensenten machen die persönlichen Schilderungen der Nazizeit in Deutschland sehr betroffen. Red.

traité d'amitié franco-allemand, des éclaircies sont permises. »

Le livre de Haffner qui traite en plein de ce « troisième acte » est, comme il l'écrit lui-même, « l'histoire d'un duel entre deux adversaires très inégaux : un Etat extrêmement puissant et un petit individu anonyme ». Il a écrit son ouvrage en 1939 ; c'est, entre autre, ce qui lui confère une crédibilité peut-être unique dans l'immense littérature, histoire et fiction confondues, qui a tenté d'expliquer, non pas seulement le nazisme mais plus largement le fascisme qui a démantelé l'âme allemande. Il faut lire ce livre si l'on veut tenter de comprendre, sinon d'expliquer, cette période de l'histoire allemande de 1917 à 1945.

L'auteur aime son pays, désespérément, au sens propre, et il l'analyse à travers sa propre histoire comme un médecin peut analyser les symptômes de la maladie de son patient, avec minutie, sans concessions et pourtant avec amour.

On a du mal à croire que ces lignes aient pu être écrites avant que n'éclate le grand chambardement, et pourtant on en est certain aujourd'hui.

L'auteur est encore un enfant (il a 7 ans) lorsqu'éclate la première guerre. Il assiste aux adieux de ceux qui partent et à qui on crie : « *Flanque une pile aux Serbes... et aux Autrichiens* ». Rien n'annonce la folie des grandes tueries. Sur une carte de l'Europe, quoi de plus amusant que de jouer à la guerre. Pourtant l'enthousiasme cesse à la catastrophe finale vécue de très loin à Berlin.

Comme l'exposition, ce livre de l'historien allemand (1907-1999) nous propose, nous impose, nous contraint à une lecture de l'Allemagne un peu différente. Une lecture effrayante par certains côtés, mais aussi rassurante par d'autres. Effrayante comme le sont les peintures de guerre d'Otto Dix (n'avait-il pas baptisé « *guerre à la guerre* » son exposition de 1924 à Berlin ?), rassurante par une lecture actuelle revisitée par l'histoire de ce dernier demi-siècle. Ainsi que l'écrit un commentateur de l'exposition : « *Comme dans toute tragédie, c'est le troisième acte qui est le plus puissant, rares sont les sourires sur les visages, mais en sortant oppressé par tant de pathos on croise à nouveau la forêt peinte par Anselm Kiefer. Elle semble moins noire. Depuis le*

* Nicolas Villeroy de Galhau est vice-président du Bureau International de Liaison et de Documentation (B.I.L.D.).

Haffner analyse que ce ne sont pas les hommes revenus des tranchées mais les écoliers des années de guerre qui ont été le terreau du nazisme : on leur a lentement inculqué que le pays voisin ne pouvait être qu'un adversaire, jamais un « ami ». D'après lui, dans l'âme collective de l'Allemagne de l'époque, l'armistice de 1918 (en plus de l'injustice), puis la révolution ne furent pas perçus comme une défaite mais plutôt comme une « victoire ratée ». Il n'avait manqué qu'un petit effort que, d'une manière incompréhensible, on n'avait pas su produire.

La République de Weimar marquée aussi bien par les extrémistes spartakistes (Noske) que par les « rouges », comme Liebknecht ou Rosa Luxemburg et bientôt par les « corps francs » n'a jamais été acceptée par l'aristocratie et l'armée, véritable ossature d'un pays « prussien », devenu orphelin de son empereur.

En 1919, écrit Haffner, « *la future révolution nazie, sans Hitler il est vrai, était déjà achevée, déjà puissante* ». Même la jeunesse « hitlérienne » existait déjà sous la forme de mouvements de jeunesse extrémistes comme le « *Rennbund Altpreußen* » (l'antisémitisme forcené en moins). C'est cet embrigadement que dénonce Haffner d'après qui le courage civique a toujours manqué aux Allemands (c'est Bismarck qui le disait), spécialement lorsqu'ils revêtent un uniforme. La révolution sans leader, très violente déjà, n'attend qu'un chef ! Lorsque celui-ci arrive, sans aucun scrupule, il trouvera des structures (qu'il a d'ailleurs contribué à mettre lui-même en place depuis 1929) toutes prêtes à se laisser séduire, et qu'il suffira d'activer pour que le Bien et le Mal confondus deviennent un objectif assumé par le plus grand nombre.

Le petit jeune homme, devenu étudiant en droit, analyse avec une lucidité étonnante toutes les années qui vont suivre. Lui-même va être pris dans le maelström, soit personnellement à travers sa famille et son milieu étudiant de moins en moins « résistant », soit à travers la vie de tous les jours. Même des événements tragiques comme la « nuit des longs couteaux » du 30 juin 1934 ou encore les violences permanentes de la rue laisseront la plus grande partie de la population indifférente, au moins en apparence.

Les « grandes heures »

Les brutalités qui accompagnèrent la prise de pouvoir par Hitler seront largement acceptées, en particulier par une jeunesse désœuvrée et désemparée, avide de se voir proposer « un idéal » et une perspective, un projet ambitieux après des années marquées entre autres par des crises économiques et sociales sans précédent.

Les manipulateurs nazis sauront y faire : encouragement des sports de compétition jusqu'à la nausée, fêtes et « grand-messes » de toute nature à destination de toutes les couches de la population, dénonciation des accords liant l'Allemagne à l'Europe, remilitarisation, grands travaux. Tout cela financé entre autres par une baisse acceptée et imposée de la consommation : « *Butter oder Kanonen ?* » Même la « chasse aux juifs » va petit à petit se « normaliser », du moins le fait-on croire. Au début Berlin demeure une oasis de coexistence entre les peuples. Il y fait encore bon vivre.

La puissance du livre de Haffner réside particulièrement sur les jugements portés avec « une douceur brutale » sur les individus et les groupes qu'il côtoie :

- les SA, primaires et brutaux,
- les hommes politiques faibles et désemparés à quelques exceptions près comme Stresemann en Allemagne ou Dollfus en Autriche,
- le mandat du faible/fort Brüning (1930/1933) dans lequel Haffner voit « *une semi-dictature au nom de la démocratie, pour empêcher une dictature véritable* »,
- les Français jouisseurs mais charmants, les Anglais vivant dans l'amour de leurs jardins et de leurs animaux domestiques et les Allemands qui ne savent que faire de leur « liberté personnelle » (à l'exception d'une élite minoritaire et cultivée), ce qui la rendrait proprement « *impropre à la démocratie* »,
- les adhérents du *Stahlhelm*, « *bourgeois réactionnaires et civilisés* » qui, sans avoir la vulgarité des nazis, en partageaient l'attitude fondamentalement hostile à la vie,
- Hitler lui-même et l'état d'hypnose où il a réussi à plonger le peuple (*das Volk*) qui succombait de plus en plus passivement à la magie de l'abjection et à l'ivresse du mal.

Le jeune « référendaire » Haffner va vite être confronté à un dévoiement des notions de justice et de droit, ce dernier devenant insidieusement celui du plus fort. Bien que le parti nazi ne dispose pas de la majorité dans ce qui est encore le Parlement en mars 1933, (ce seront les dernières élections en Allemagne avant 1947 !) on ne peut que constater, sans que personne ne puisse ou ne veuille s'y opposer (trahison totale, depuis la gauche communiste à la droite conservatrice), que les libertés individuelles et collectives sont tous les jours un peu plus mises à mal.

Les années qui vont inéluctablement mener à ce qui va être la guerre (mais celle-ci n'éclatera qu'après la fin du livre), ne sont qu'une lente descente aux enfers, toujours aussi pernicieuse, mais aussi de plus en plus brutale.

Hannah Arendt à l'écran

Le dernier film de Margarethe von Trotta (sorti en janvier 2013 en Allemagne, en avril en France), intitulé sobrement *Hannah Arendt*, propose un portrait de la philosophe juive et reprend la controverse historique qui a suivi notamment les trois semaines passées en 1961 à Jérusalem pour le journal américain *The New Yorker* lors du procès d'Adolf Eichmann, kidnappé en Argentine par le Mossad l'année précédente et transféré en Israël. Dans ses articles, Hannah Arendt (1906-1975) a défini la « banalité du mal » et qualifié Eichmann, celui qui a organisé la déportation de millions de juifs pendant la Seconde Guerre mondiale, de « bureaucrate sans pensée », avant d'en conclure que « le plus grand mal du monde est le mal accompli par des personnes insignifiantes, par des gens qui refusent d'être des humains ».

L'intellectuelle (jouée par Barbara Sukowa) était connue pour son œuvre majeure publiée en 1951, *Les origines du totalitarisme*. Elle avait dû quitter l'Allemagne en 1933 pour se réfugier au camp de Gurs en France avant de se rendre aux États-Unis en 1941. Pourtant, elle avait assisté avant la guerre aux cours de philosophie de Martin Heidegger, inscrit au parti nazi et dont elle ne reniera pas l'amour qu'elle lui porte (ce passage est évoqué en flashback de manière assez

L'auteur décrit d'une manière qui fait froid dans le dos comment il va lui même être pris dans la nasse en acceptant bon gré, mal gré de suivre une sorte de camp de jeunesse qui va progressivement se transformer en un véritable entraînement militaire et en un « bourrage de crâne » de la dialectique nazie. Comment y échapper ? Par la fuite dans les idées d'abord, puis quand celle-ci ne sera plus possible, car impossible à partager, dans la fuite tout court ?

Peut-on le blâmer, ou bien doit on comprendre qu'il « ne sert de rien à une nation, pas plus qu'à un homme, de gagner l'univers, si elle vient à perdre son âme ». Pour tenter de répondre à ces questions fondamentales, une lecture de ce livre s'impose, même si elle peut être très dérangement à bien des points de vue.

académique dans le film). Elle avait tenu à assister au procès-spectacle d'Eichmann, dont le crime, écrit-elle, est d'avoir été un fonctionnaire zélé sans imagination. Elle accusera par



ailleurs les conseils juifs dans les pays occupés par l'Allemagne d'avoir aidé les autorités nazies à dresser des listes de personnes et de biens.

Le scénario du film franco-allemand de Margarethe von Trotta a pour références les correspondances d'Hanna Arendt avec d'autres philosophes et, plus privées, avec des amis proches, mais aussi le texte publié sous le titre *Eichmann à Jérusalem* en 1963, un an donc après l'exécution d'Eichmann par pendaison et deux ans après son procès et qui en France en 1966 a suscité une vive polémique d'historiens sur la « collaboration » des juifs. Ses écrits ont largement alimenté un sentiment d'incompréhension et de colère dans la communauté juive.

Eichmann est le seul personnage qui n'est pas interprété par un acteur, la réalisatrice ayant préféré recourir à des images d'archives tournées lors du procès.

Gérard Fossier